

L'envol

Michelle Blanc

Number 24, Spring 1985

Les yeux dans la nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanc, M. (1985). L'envol. *Moebius*, (24), 41–44.

MICHELLE BLANC

L'envol

Il y avait eu ce premier repas, improvisé après une rencontre au Parc Lafontaine, voilà plus de dix ans.

Julien gardait la nostalgie des années 70 et conservait contre vents et marées ses cheveux longs et ses chemises fleuries. Cela venait d'ailleurs de lui coûter sa job de serveur à la dernière vraie taverne du quartier.

Le gros Armand, son patron, avait essayé de l'écoeurer pendant des années.

— Salut, le freak! toujours à la dernière mode?

Et tout content de lui, il partait faire son jogging autour du lac, en rêvant au gros lunch qui l'attendait. Il revenait parfois avec une poignée de pissenlits qu'il lançait à son serveur.

— Tiens, le hippie; v'là ton herbe!

Puis une grosse tape sur l'épaule...

— Allez, fifille! occupe-toi du lunch à papa.

Julien ne répondait jamais, par principe et par prudence. Et parce qu'il y avait eu, après ce premier repas, des dizaines de rencontres heureuse avec Théophile, Andrée et Michel.

Mais ce jour-là, tout excité par son fidèle public d'habitueés de la première heure, le gros Armand s'était surpassé: comme Julien ne se pressait guère d'apporter les drafts qu'on lui avait commandées, le patron avait lancé en hurlant:

— Alors, le granola? Es-tu en train de virer légume?

Pour la première et dernière fois de sa carrière de serveur de taverne, Julien avait répliqué. Il avait, pour ainsi dire, réglé ses comptes en bloc, dans une ivresse de violence longtemps contenue. Il n'avait pu claquer la porte, ouverte sur l'été, mais tout le monde, dans un rayon de trois cents pieds, savait qu'Armand s'était fait

traiter, entre autres, de «gros tas d'marde».

Julien marche dans le Parc Lafontaine et rumine sa colère. L'image d'un volcan en pleine éruption lui traverse l'esprit et il imagine le gros Armand en train de grésiller de toute sa graisse dans un bain de lave. Cela le fait tellement rire que sa fureur tombe d'un coup pour faire place à l'été du jardin des merveilles.

La permanence des saisons l'étonne. Il se dit que dans trente ans, cinquante ans, le parc sentira la même odeur de pelouse fraîchement tondue et qu'il n'y trouvera rien pour jalonner le temps passé. Il s'imagine en petit vieux, rêvant à cet été de 1971 où il avait cru à la nécessaire beauté du monde.

C'est en sortant d'une conférence de Pierre Bourgault à la salle du Plateau qu'il avait rencontré Andrée, Michel et Théophile. Ils avaient communiqué autour d'une guitare et fumé quelques joints avant d'aller engloutir des smoked meat chez Schwartz en riant beaucoup.

Puis ils s'étaient revus; ils avaient gravement recomposé le monde à la Hutte Suisse, ils avaient brûlé dans leur tête tous les livres qui avaient nourri leur adolescence, ils s'étaient réunis pour écrire le «spécial dope» de la revue **Mainmise**, et les pensées du jour fleurissaient en rêves d'amour universel, tard dans la nuit. Bref, ils étaient heureux comme on l'est à vingt ans quand on croit l'avenir heureux.

Les plus chers souvenirs de Julien sont rassemblés dans l'appartement lézardé de Théophile. La vieille maison de la rue Saint-André est démolie depuis plusieurs années, mais elle accueille toujours Julien dans ses moments de découragement. Il sent encore l'odeur d'épices et d'encens de la cuisine et revoit le salon, sa lumière de grotte marine...

Certains soirs, ils riaient beaucoup, harcelés par les calembours de Michel qui aurait, disait-il, «vendu sa mère pour un mot d'esprit». Mais il arrivait aussi qu'une harmonie silencieuse les réunisse. Lorsque Julien pense à ces moments-là, le seul mot de «perfection» lui vient à l'esprit.

Julien marche sans fin, tourne en rond dans l'été du jardin des merveilles. Le volcan s'est éteint, un lourd nuage de cendres mortes cache le soleil. Julien est

seul. Andrée vit à Beaconsfield, mariée à un chirurgien, Michel n'a jamais donné de nouvelles de la Californie où il est parti sur le pouce à l'automne de 1975. Théophile reste intact, debout dans la grâce de ses vingt-trois ans. Son petit salon de coiffure de la rue Duluth est une officine d'apothicaire: il offre des rinçages à la camomille allemande, des frictions au romarin, des traitements au henné. Julien évite toujours de passer devant le restaurant grec qui a remplacé le «salon des fleurs». L'ombre de Théophile y rode derrière les vitres et fait à Julien de grands gestes d'appel.

Théophile, c'est l'ange, l'elfe, la beauté et la légèreté même. Il est parti un matin de printemps sur une petite terre, au sud de Montréal. Il a promis d'apporter des oeufs, des fleurs, des chatons de saule. Il est parti labourer son champ et relever ses bâtisses. A l'automne, il est allé au moulin à scie pour acheter du bois. Ses longs cheveux happés par un engrenage, il n'a pas eu le temps de voir l'hiver.

Il règne sur la vie de Julien depuis ce temps-là. Il le conseille, le console, l'encourage, l'aide à vivre et à sourire parfois.

Le soleil commence à basculer derrière le poste de police, et Julien, qui n'a rien mangé depuis le matin, se dirige machinalement vers la rue Duluth. Ce soir, il veut aller voir derrière les vitres l'envers de l'ombre qui l'appelle depuis dix ans. Il se munit de deux bouteilles de vin chez le dépanneur et plonge dans l'odeur des brochettes.

L'ombre amicale n'est pas là pour l'accueillir et Julien a bien envie de ressortir, mais un serveur s'est déjà emparé de lui et il n'a pas le courage de résister. La chaleur et le bruit lui sont insupportables; il ferme les yeux pour mieux retrouver dans sa mémoire la fraîche senteur d'herboristerie du «salon des fleurs». Lorsqu'il les ouvre, il entrevoit la longue chevelure de Théophile, mêlée aux feuilles d'une plante suspendue. Julien tend la main... trop tard! Mais il n'a plus envie de s'en aller: il fait durer son repas, sirote son vin à petits coups. La chevelure apparaît encore, disparaît, puis le visage, les mains... Finalement, Théophile est là tout entier, souriant et immobile. Julien n'ose plus bouger.

Théophile s'avance vers lui sans le quitter des yeux et s'assoit à sa table.

— Franchement, t'es pas tanné de rester ici? Paye

donc et viens-t-en, qu'on aille prendre l'air.

Julien obéit au miracle sans poser de questions. Dehors, la nuit les accueille avec tendresse. Ils marchent côte à côte sans parler et retrouvent l'itinéraire familier des soirs d'été: le parc, la rue Champlain, le pont Jacques Cartier, bientôt l'île Sainte-Hélène où ils dormiront à la belle étoile.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant? demande Julien.

— Maintenant? Je vole! répond Théophile en riant. Regarde! D'un geste léger il saute sur le parapet, il tend les bras, il s'élance.

Et Julien le suit.